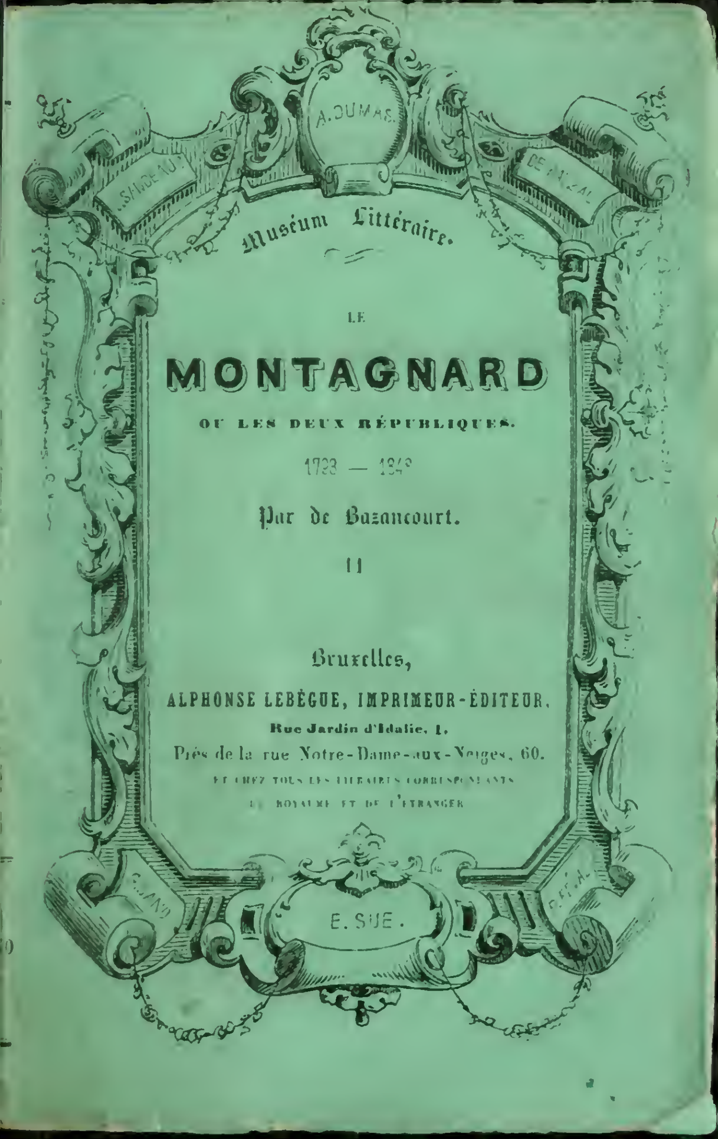


Muséum Littéraire.

LE

MONTAGNARD

OU LES DEUX RÉPUBLIQUES.

1793 — 1848

Par de Bazancourt.

II

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

Rue Jardin d'Idalie, 1.

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS

DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER


Lebegue
0056
Sablé


Lebegue
0056
Sablé

citoyen accusateur public ordonne. Ça me retomberait sur le dos.

Il y eut en prononçant ces mots un tel changement subit sur la physionomie d'ordinaire si bénigne du greffier, que le nouvel employé ne répondit rien. D'ailleurs, ce retard ne devait évidemment être que de quelques mi nutes et la résistance était plus que dangereuse.

Le gros homme rond avait repris son gracieux sourire, qu'avait fait disparaître un instant la peur bien légitime de perdre la moitié du traitement conquis avec une subtilité si républicaine.

— Tu as un estomac bien impatient, citoyen, reprit-il : il faut, de toute nécessité, lui apprendre à être plus élastique; ces appétits-là sont incompatibles avec tes nouvelles fonctions.

L'employé avait le visage pâle. Tout son corps frissonnait d'impatience, et ses dents claquaient.

— Je te suis, citoyen, répéta-t-il une seconde fois, je te suis.

L'employé avait le visage pâle. Tout son corps frissonnait d'impatience, et ses dents claquaient.

— Je te suis, citoyen, répéta-t-il une seconde fois, je te suis.

Le greffier retourna alors sur ses pas, et reprenant la partie du corridor qu'il venait de traverser, il se dirigea vers le cabinet du citoyen Fouquier-Tinville.

Oh! que le temps qui s'écoulait ainsi était pesant et interminable pour celui qui le suivait par derrière; car chaque minute portait en elle la vie ou la mort.

Un instant, sans que le greffier eût pu s'en apercevoir, il s'était arrêté, se demandant s'il ne fallait pas mieux, en face d'un péril si imminent, braver la colère même de l'accusateur public.

— On me ferait arrêter séance tenante, pensa-t-il fort judicieusement; tout espoir de salut serait perdu.

Alors il se résigna et espéra en Dieu.

Au bout du corridor, ils descendirent un petit escalier,

traversèrent une salle assez spacieuse, dans laquelle il y avait beaucoup de mouvement et de bruit, et entrèrent dans une autre pièce où deux huissiers du tribunal se tenaient en compagnie d'une dizaine de municipaux.

L'employé tressaillit en respirant cette atmosphère de prison, dont l'odeur mortelle suintait, pour ainsi dire, à travers les murailles et venait glacer le cœur.

Cette pièce, on doit le comprendre à son aspect, précédait le cabinet de Fouquier.

Le greffier en chef, pour lequel les autres agents de service avaient de grands égards, frappa discrètement à la porte du cabinet.

—Entre, répondit presque aussitôt une voix rude et brève.

Le petit homme rond fit un signe à l'employé de le suivre et entra.

Il y avait plusieurs personnes dans le cabinet. Ces personnes attendaient des ordres d'arrestation très-pressés. On commençait déjà à arrêter par familles. Fouquier rêvait à en arriver à arrêter par quartiers, ce qui eût simplifié notablement le travail.

— Citoyen Fouquier-Tinville, dit le greffier d'une voix pateline qui indiquait fort clairement la hiérarchie peu fraternelle des rangs, voici le nouvel employé dont je t'ai parlé. — Qu'il attende.

Ce mot vint comme une lame acérée frapper le cœur du malheureux. Ses tempes, toutes glacées qu'elles étaient, ruisselaient de sueur. Attendre!... mon Dieu!... attendre!... quand chaque minute écoulée était peut-être mortelle.

Il s'appuya contre un meuble, car il se sentait chanceler de douleur.

— Eh bien! dit Fouquier à une des personnes qui attendaient : Voyons le n° 23? — Au premier étage, citoyen, il y avait deux femmes. Je leur ai demandé leurs noms et je les ai arrêtées. — Bien. — Au second, ils étaient cinq. — A la bonne heure! — Je les ai arrêtés tous les cinq; ils dînaient; ils ont demandé pourquoi? je

leur ai répondu qu'ils devaient le savoir. — Très-bien! interrompit l'accusateur public visiblement satisfait. Le troisième? — Il n'y avait qu'un vieillard; ma foi, j'étais en train, je l'ai arrêté tout de même. — Tu as bien fait. Le n° 25?

Un autre homme s'avança : il était facile de deviner à sa mine piteuse que sa moisson n'avait pas été aussi belle.

— Je n'ai trouvé en tout que trois personnes, dit-il. — Dans toute la maison? — Oui, citoyen. — Imbécile!... maladroit! recommence encore une fois, et tu feras la quatrième. Mettez sur cette table les *récépissés* de la Conciergerie et allez-vous-en.

Puis tout en jetant dans un grand carton ouvert devant lui les notes qu'il venait de prendre, il dit entre ses dents en forme de conversation avec lui-même :

— Demain, je ferai continuer par les numéros pairs. Cette rue m'a été signalée. Ça épurera le quartier, et ce sera d'un bon exemple.

Quelques instants plus tard, Fouquier avait expédié tout son monde. Il se retourna alors vers un employé.

— Ce travail est fait avec soin, avec intelligence, je suis content de toi. Je t'attache dès aujourd'hui à mon service particulier. — Merci, citoyen, essaya de dire le protégé du greffier, qui avait les yeux fixés sur la pendule.

Prends ces trois cartons M, N, O, qui sont dans ce casier, mets-toi sur cette table, et débrouille-moi ça rondement. J'aime surtout qu'on soit prompt, tu entends, très-prompt.

Le sang cessa de circuler dans les veines du malheureux, et ses lèvres blémirent comme si la mort l'eût touché du doigt. Il resta immobile à la même place.

— Eh bien! ne m'as-tu pas entendu? reprit Fouquier, qui s'était mis à écrire; les cartons M, N, O. — Ils sont perdus, murmura l'autre en lui-même.

Son regard ne quittait pas l'aiguille de la pendule qui marchait sur les ailes du temps.

Mais la pensée, mais le cœur quelque accablés qu'ils

soient par un malheur imprévu, ont souvent des spontanéités étranges, des éclairs qui les relèvent, un débris d'espérance enfin qui surnage.

Il s'élança sur les trois cartons qu'il vida avec une vivacité fébrile, et se mit à les compulser.

Ses doigts crispés froissaient les feuilles de papier, et on les entendait crier sous leur pression convulsive, comme si Dieu eût donné des gémissements humains aux choses inanimées.

Depuis une demi-heure il travaillait avec cette fièvre cruelle d'une mortelle impatience, et chaque seconde qui s'écoulait retombait en tortures sur son cœur.

Oh! s'il eût pu arrêter le temps qui s'enfuyait comme Josué avait arrêté le soleil!

— Dépêche-toi, lui dit Fouquier; car il faut que tu me copies ensuite ces deux minutes et que tu viennes avec moi.

Fouquier semblait avoir deviné ce qu'il souffrait et voulait se jouer de cette immense douleur.

— Certainement... certainement... citoyen... murmura-t-il avec angoisse; mais si le citoyen voulait me permettre de m'absenter quelques minutes, je... — T'absenter!... est-ce que je m'absente, moi?— C'est que, vois-tu, je ne savais pas que... — Qu'est-ce que tu ne savais pas? répéta le citoyen accusateur en dardant son regard froid et venimeux sur le malheureux supplicié. — Je ne demandais que quelques minutes, un tout... petit quart d'heure... au plus. — Je n'ai pas un quart d'heure en huit jours, moi. Je n'aime pas les observations. A sept heures tu seras libre, pas avant. — Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... murmura le pauvre homme. A sept heures!... c'est la mort!

Et il calcula du regard et de la pensée si, en s'élançant vers la porte, il pourrait fuir sans être arrêté.

Mais il se rappela les municipaux, les huissiers qui attendaient dans la salle voisine, et qui, sur un mot, sur un geste, sur un cri, se jetteraient à sa poursuite. C'était

pour lui,et par conséquent pour ceux qu'il voulait sauver, une perte assurée.

Le cachet des âmes vigoureusement trempées est d'embrasser en une seconde ce qui peut être, ou ce qui ne peut pas être,et de ne point se jeter,victime impuissante et stérile, dans un péril inévitable.

— Seigneur, dit-il tout bas en courbant la tête, vous viendrez à mon aide, n'est-ce pas?

Mais, hélas! dans ces funèbres journées qui virent couler tant de sang innocent et précieux, bien des voix firent cette même prière au Seigneur, et ne furent ni entendues, ni écoutées.

Avant de poursuivre le récit des angoisses que dut éprouver le pauvre Baptistin, pendant ces heures mortelles qu'il eût si bien employées à prévenir ses maîtres, nous devons retourner à la maison du Marais, dans laquelle nous avons laissé le marquis, et rapporter sa conversation avec ses deux nouveaux hôtes.

Dès que le marquis de Savernoy eut congédié Baptistin et Crépaux, il s'avança vers un des deux hommes qui l'accompagnaient.

—Je vous demande pardon, général, lui dit-il, de toutes les précautions dont nous avons dû nous entourer pour cet entretien. Quand ma tête tombera, ce qui est plus que probable, je ne me le cache pas, bien des existences seront menacées ou perdues, car nous nous tenons tous par la main. La prudence est donc une nécessité.

— Que je comprends et que j'approuve, monsieur. — Vous vous appelez le général Arthur Dillon; il est juste que vous sachiez nos noms.

Le vieux gentilhomme se retourna d'abord vers le second de ses compagnons :

— Le comte de Montmaur et le marquis de Savernoy.

Le général s'inclina. Le marquis reprit :

— Je sais, général, que vous avez vu avec une douleur grande et véritable la monarchie renversée; je sais que vous n'aimez pas le gouvernement républicain sous lequel

quelques ambitieux ont écrasé notre France, si belle et si glorieuse, la France de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de François 1er, de Louis XIV. — Vous dites vrai, monsieur le marquis, et je vais vous parler avec la franchise d'un soldat. J'ai pleuré dans mon cœur le trône brisé; mais la haine de l'étranger m'a fait tirer l'épée du fourreau. J'ai combattu loyalement, comme tout soldat doit le faire quand il est sur un champ de bataille. — Oui, général, vous vous êtes noblement battu en Champagne : mais pour récompense de vos services, on vous réserve le sort du général Houchard, de Chancel, de Custine et de tant d'autres qui ont donné à l'échafaud le reste du sang qu'avait épargné la guerre. — Je le sais... c'est un sort commun attaché à tous les services loyaux et désintéressés; l'ingratitude est au cœur de ces héros révolutionnaires, ainsi qu'à ces malheureux soldats dont vous venez de me rappeler les noms, la Convention nationale m'a intimé l'ordre de venir lui rendre compte de ma conduite. Je suis donc en ce moment plus près de la mort que de la vie; mais je suis aussi fatigué de l'une que désireux de l'autre. — Général, reprit le marquis, quand on a le cœur d'un soldat, on ne laisse pas la mort venir à soi, on va au-devant d'elle en combattant jusqu'à son dernier jour. — Ah! si quelque espérance restait!... — Général, il n'y a que les méchants et les criminels qui ne doivent pas espérer. Je sais que je puis vous parler avec confiance. Allons donc droit au but, car les moments sont précieux; plusieurs de vos amis, qui sont les nôtres, vous ont parlé d'un coup décisif que nous voulons frapper. Enlever le fils de notre roi du Temple et le replacer sur le trône de ses pères. L'entreprise est hardie; c'est ce qui la fera réussir; nous pouvons réunir en un jour près de mille hommes qui, dispersés dans les différents quartiers, inquiéteront et tiendront sur pied nos ennemis; nous avons dans le *Temple* même des intelligences. Plusieurs députés de la Convention doivent nous appuyer et entraîner avec eux cette partie de l'assemblée qui tremble sous le

regard des tyrans, mais que tant de sang versé révolte.

Le général Dillon, le front pensif, le regard à moitié voilé par ses paupières méditatives, avait écouté les paroles du marquis de Savernoy.

— Ce serait un beau jour! s'écria-t-il, si l'on pouvait écraser d'un même coup tous ces bourreaux armés de haches que tourmente le vertige de la destruction; mais, vous le savez, monsieur le marquis, avant l'heure du combat, on compte bien des cœurs résolus, et l'heure qui sonne ne vous laisse souvent que des défenseurs indécis et craintifs. C'est plus que du courage qu'il faut, c'est de l'audace. — C'est le secret de la Providence, général. Si Dieu est avec nous, il leur donnera cette énergie; s'il est contre nous, eh bien! nous saurons mourir comme doivent mourir des gentilshommes.

Dillon serra la main du marquis de Savernoy.

—Vous pouvez compter, dites-vous, sur mille hommes à peu près. — Qui auront à leur tête des chefs intrépides. — Avec mille hommes bien déterminés on fait de grandes choses. — Eh bien! général, ce que vos amis m'ont promis de vous pour cette sainte et noble cause, êtes-vous prêt à le faire? — Oui, dit brusquement Dillon, en relevant la tête; à nous de sauver la France qu'on égorge! — Général, j'ai votre serment. — Je le jure sur mon épée. — Comte de Montmaur, dit le marquis d'une voix solennelle, vous avez entendu le serment du général Arthur Dillon. — Et le général Arthur Dillon, reprit celui-ci, n'a jamais failli à la foi jurée.

Le vieux gentilhomme s'approcha alors de Dillon et à son tour lui tendit la main.

— Si nous devons mourir, lui dit-il avec ce triste sourire qui donnait à sa physionomie une expression si noble et si résignée à la fois, nous mourrons au moins pour une noble cause et en bonne compagnie, je vous jure.

Le soldat serra affectueusement la main du marquis de Savernoy, puis celle du comte de Montmaur.

— Dieu voit et juge, dit-il. — Et Dieu protége,

ajouta le marquis en levant ses deux bras vers le ciel. — Général, reprit-il ensuite après un instant de silence, comme si le vieux gentilhomme chrétien n'eût pas voulu mêler les espérances terrestres à cette prière suppliante adressée au ciel, ce soir les principaux chefs de notre entreprise doivent se réunir; votre place est au premier rang parmi eux. Prenez ce double anneau de fer. A sept heures, dans la rue de la Corderie, il y aura un homme devant la porte de la troisième maison. En passant, vous lui montrerez cet anneau et vous le suivrez. A ce soir, général. — A ce soir, monsieur le marquis, et peut-être aurai-je de bonnes paroles à vous apporter.

Le général Arthur Dillon et le comte de Montmaur sortirent par une autre porte que celle par laquelle ils étaient entrés.

Le marquis frappa deux coups contre une boiserie.

Baptistin et Crépaux entrèrent aussitôt.

— Ma fille? dit le marquis en s'adressant à Crépaux. — Aucun danger ne menace mademoiselle de Savernoy. Le citoyen Gracchus passe toujours pour le plus chaud patriote de sa section. — Pauvre Dupuis! comme il doit avoir peur. — Et toi, Baptistin, as-tu quelque chose de nouveau à me dire? — Le greffier en chef du tribunal m'a promis sa protection auprès du citoyen Fouquier. Je l'ai aidé dans un travail pressé, ce qui m'a mis complétement en faveur. Il m'attend aujourd'hui. — Et cet infâme Obrier? — Oh! monsienr le marquis, il est bien puissant. — Cela ne m'étonne pas; c'est le règne des scélérats. — S'occupe-t-on de nous?... fit le marquis qui venait de s'asseoir. — Beaucoup, monsieur le marquis. — Sait-on quelque chose de précis? — Ce que j'ai pu entendre est très-vague. Du reste, on parle tous les jours de tant de complots chez le citoyen-accusateur, que c'est à ne pas s'y reconnaître. — Tant mieux! interrompit le marquis de Savernoy.

Et il se prit à réfléchir.

Les deux serviteurs debout devant lui étaient silencieux.

— France, murmura le vieillard à voix basse en se prenant le front à deux mains; c'est la dernière carte sur laquelle va se jouer ta destinée.

Il se leva.

— Allons, mes enfants, redoublons de surveillance et d'ardeur. Crépaux, je me fie à toi pour toutes les précautions à prendre : notre réunion de ce soir sera dans la maison de la rue de la Corderie : c'est la plus sûre. Il faut laisser reposer quelque temps la rue Saint-Jacques; que tous les hommes soient à leur poste, toutes les armes chargées. Les mots d'ordre et de ralliement sont : Vaillance et Victoire. Toi, mon vieux Baptistin, il est important que tu retournes au palais de justice. Tu tâcheras de savoir où sont ces papiers dont je t'ai parlé. S'il y avait lieu de nous prévenir de quelque alerte imprévue, c'est à la rue de la Corderie que tu irais tout droit. Epie, écoute et interroge si tu peux.

Quand le marquis de Savernoy fut seul, il retomba dans ses profondes méditations.

Il laissait sa pensée agitée et brûlante emprunter le langage de ses lèvres et parler tout haut dans le silence qui l'entourait. C'était comme ce murmure indécis que la mer apporte avec la vague qui se traîne sur les galets du rivage.

— Oui, disait-il, il faut se hâter, car le hasard des événements semble s'attacher à déjouer nos projets les mieux calculés; la mort glane autour de nous; et chaque jour fait tomber un des rares soldats de notre pauvre armée. Le moment est favorable; les voilà déchaînés les uns contre les autres, occupés à se déchirer entre eux. En approchant du moment décisif, je sens malgré moi mon cœur qui tremble. Courage, mon cœur!... Courage donc!... L'heure de la délivrance va peut-être sonner.

Oui, le vieux gentilhomme avait raison; les bêtes féroces étaient démuselées.

. . . .

Nous avons dit l'anxiété et la surprise de Baptistin en

écoutant, derrière la porte du cabinet de Fouquier, la voix de cet homme qui connaissait le secret de ses maîtres, et dont il se rappelait enfin les traits; de cet homme auquel il eût voulu faire rentrer ses paroles dans la poitrine.

Abîmé des faveurs et écrasé de l'exigence du citoyen accusateur public, le pauvre serviteur se résigna enfin et commença le travail qu'il venait de lui ordonner.

Mais avant d'anticiper sur les événements qui suivirent cette journée, retournons vers la pauvre Jeanne, que nous avons laissée en proie au trouble de ses pensées.

La fille du marquis de Savernoy était bien loin de se douter de l'immense danger qui menaçait son père, et de cette infâme trahison qui allait peut-être livrer tant de nobles têtes au bourreau.

Bien souvent seule, car le pauvre Gracchus était employé à sa section presque toute la journée, elle se laissait aller au courant de ses pensées, qui tantôt la plongeaient dans des abîmes funèbres, tantôt, au contraire, la berçaient de songes dorés.

La jeunesse!... Précieux trésor!... source intarissable à laquelle s'abreuve toujours l'espérance. Chaînon magnétique qui vous rattache, malgré tout, aux douces illusions de la vie; qui déchire les voiles de deuil pour montrer l'avenir radieux, et qui écarte les tempêtes pour laisser voir l'azur d'un beau ciel. La jeunesse qui se crée souvent des bonheurs impossibles, mais qui a tant de foi dans le cœur, tant de puissance en elle.

Pourquoi Jeanne de Savernoy est-elle ainsi rêveuse, tenant sa jolie tête blonde penchée sur sa main, et laissant ruisseler en désordre ses cheveux dorés sur son cou et sur son visage? Pourquoi son regard levé plus haut que la terre semble-t-il chercher cette étoile lumineuse qu'on ne trouve que dans le ciel ou dans un rêve?

La solitude ne lui pèse plus, le silence a des murmures qui lui parlent tout bas. Ces bruits incessants de la rue qui si souvent la faisaient tressaillir semblent parfois maintenant n'avoir plus d'échos qui arrivent jusqu'à elle.

C'est qu'une pensée nouvelle germe dans son cœur, palpitante et insaisissable; c'est que sa pauvre âme qui grelottait toute seule, douloureuse et épuisée, agite ses ailes aujourd'hui.

Cette voix qui lui a dit de si douces et de si nobles paroles, la voix de Georges retentit et vibre sans cesse en elle. La foi amène la foi; l'espérance appelle l'espérance.

Quand ses yeux se baissent, elle voit Georges à ses genoux, les mains jointes, et elle oublie, pauvre insensée qu'elle est, que Georges s'appelle le *Montagnard*, et elle, Jeanne de Savernoy. Il y a des pensées qui remplissent tellement le cœur qu'elles ne laissent plus de place à d'autres. Et puis, ce premier élan d'une âme qui commence à vivre, à son insu souvent dans celle d'un autre, n'a-t-il pas des aspirations étranges et énergiques; et ne semble-t-il pas que l'on pourrait soulever le monde par la puissance seule de sa volonté ou de sa parole?

Ainsi était Jeanne; elle croyait en Georges, elle croyait en elle. Comprenait-elle toute la force des nouvelles pensées qui la dominaient? Sondait-elle l'abîme? Non, le cœur ne raisonne pas si sagement et n'a pas de ces calculs algébriques qui brisent les ailes de la rêverie sous la massue impitoyable de la réalité.

Tout ce que le lecteur en lisant ces lignes peut se dire et penser, elle se l'était dit, elle l'avait pensé.

Alors des larmes involontaires avaient mouillé ses yeux; mais les larmes sèchent sur les yeux comme la rosée sur les fleurs. Elle se répondait à elle-même : « Je suis heureuse de le voir, voilà tout. » Le mot d'amour n'avait pas encore erré sur ses lèvres, mais il étreignait son cœur.

Tels ces dissipateurs qui dépensent tout leur or sans jamais regarder au fond de leur bourse, comme si l'heure où résonne la dernière pièce ne devait jamais arriver; aussi quand leur main fiévreuse se plonge et ne rencontre que le vide, c'est la stupéfaction du désespoir, les yeux ne s'ouvrent que quand la bourse se ferme.

Oui, semblable elle était à ces dissipateurs, la pauvre

Jeanne. La dernière pièce d'or de sa pensée solitaire, elle l'avait jetée à cet amour agenouillé devant elle. Et pour la première fois, la vérité lui apparut, triste et funèbre, comme sont, hélas! presque toutes les vérités qui chassent du cœur les illusions.

Elle en fut tout à coup effrayée comme d'un affreux malheur.

L'amour, cette joie nouvelle, cette vie dans la vie ne s'offrait à elle qu'avec de longs habits de deuil.

Dans le passé, c'était un pauvre jeune homme, la tête brisée par la balle d'un pistolet, dans le présent, c'était un de ces hommes, bourreaux de tous ceux de sa race, celui-là même qui avait dit à son père d'une voix menaçante et terrible : « *Nous sommes ennemis mortels d'instinct et de naissance.* »

Elle devint pâle et elle resta quelques instants muette, immobile, sans pensées, sans regards, pétrifiée, anéantie pour ainsi dire; puis elle se prit le front dans les mains et sans prononcer une seule parole elle laissa échapper un torrent de larmes. Des gémissements plaintifs soulevaient sa poitrine, et les palpitations de son cœur lui semblaient autant de coups de poignard qui la déchiraient.

— Oh! mon Dieu!.... oh! mon Dieu!... murmura-t-elle au milieu de ses sanglots, est-ce bien possible? Ne me trouviez-vous pas assez malheureuse déjà, assez brisée par la souffrance, assez épuisée par cette torture de chaque jour? Quelle destinée m'aviez-vous donc faite dans votre suprême volonté? Ma vie n'a eu que des larmes, des douleurs et des angoisses; que vous ai-je fait, mon Dieu! pour m'avoir ainsi marquée du sceau de votre colère? Quand vous retiriez à une jeune fille sa mère, l'on m'a toujours dit que vous étendiez sur l'orpheline votre main pour la protéger et que vous lui donniez votre meilleur regard. Oh! prenez-moi en pitié, Dieu puissant!... prenez-moi en grâce... je souffre horriblement et j'ai peur!... Eloignez de moi ce nouveau calice... j'ai peur!... j'ai peur... vous dis-je. Fermez mon cœur, fermez mon âme,

ou alors éteignez mes regards dans mes yeux, éteignez la vie en moi. Je suis à vos genoux... je vous supplie à mains jointes... et je pleure toutes les larmes que vous m'avez laissées!...

La pauvre jeune fille, brisée, haletante, était tombée à genoux, la tête dans ses mains, avec des sanglots, des pleurs et des gémissements.

Ainsi elle resta plus d'une heure, comme devait l'être la Madeleine suppliante au milieu du désert.

Puis, se relevant les yeux égarés, le visage blême et humide et se frappant la poitrine avec désolation, elle s'écria :

— Pourquoi... pourquoi cette nouvelle torture? Oh! mon pauvre couvent!... Jours calmes et tranquilles!... Oh! ma pauvre amie, où es-tu?... où es-tu?...Seigneur!... seigneur!... faites que Georges parte!... que je ne le revoie jamais, ou alors, ne me maudissez pas, mon Dieu, si je me brise la tête sur ces pavés... je sens que je deviens folle!... folle!...

En prononçant ces derniers mots, elle s'élança vers la fenêtre, qu'elle ouvrit avec un mouvement brusque et convulsif.

Dans le même moment, Gracchus rentrait. Il vit le mouvement et aperçut Jeanne penchée sur la fenêtre.

— Eh bien! par exemple, dit-il, en voilà une idée... peu heureuse! Est-ce que tu trouves qu'il fait trop chaud, que tu ouvres la fenêtre?... moi, je grelotte.

Au son de cette voix, Jeanne se retourna et s'adossa contre la fenêtre.

Son visage était si altéré, ses yeux avaient une fixité si effrayante, que le pauvre homme poussa un cri; et jetant à terre son chapeau qu'il tenait à la main, courut à elle :

— Eh bien! qu'est-ce que c'est... Eh bien!...ma fille... mon enfant... ma pauvre Jeanne, voyons, qu'est-ce qu'il y a?

Il tremblait, le digne homme, que ce ne fût l'annonce de quelque affreux malheur, et il serrait dans ses bras mademoiselle de Savernoy.

— Voyons... mon enfant, c'est moi, un ami... Gracchus... Dupuis... est-ce qu'il est arrivé quelque chose? Non, n'est-ce pas? tu m'as fait une peur... tu ne réponds pas... est-ce que tu souffres?... pourquoi ce regard fixe?... Il y a des sanglots dans ta poitrine... tu as envie de pleurer... mon Dieu!... c'est tout simple, il y a des jours comme ça, pleure... pleure dans mes bras, pauvre enfant!

Et tout en parlant, il écartait du visage de la jeune fille ses beaux cheveux qui l'inondaient.

Jeanne écoutait encore sans entendre et regarda sans voir.

Le sentiment douloureux qui lui était monté au cerveau l'enveloppait encore tout entière. Puis peu à peu ses forces l'abandonnèrent, et elle courba sa tête sur l'épaule de Gracchus.

— Ça commence à aller mieux, murmura celui-ci en la soutenant toujours.

Il lui tenait les mains.

— Elle est froide comme un marbre; ça n'est pas étonnant, avec une fenêtre ouverte de ce temps-ci.

Mademoiselle de Savernoy avait fermé les yeux, elle les ouvrit faiblement et promena son regard autour d'elle; elle avait peine à reconnaître les objets qui l'entouraient.

— Tu as vu Baptistin... ou Crépaux?... essaya de dire d'une voix bien tremblante le pauvre Dupuis. — Je ne sais pas... répondit Jeanne. — Comment!... tu ne sais pas? — Si... Crépaux est venu.

Le brave homme respira plus librement.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur? reprit-elle presque aussitôt. Vous savez quelque chose que vous voulez me cacher. — Du tout... du tout... au contraire... c'est moi qui croyais... parce que quand... je t'ai vue... tu peux te vanter de m'avoir furieusement effrayé. J'ai cru qu'ils étaient tous morts, et nous par-dessus le marché.

Les mains de la jeune fille tremblaient comme si elle eût été en proie à un violent accès de fièvre. C'est qu'en effet une fièvre terrible la dévorait : celle que donne la désolation du cœur.

Gracchus cherchait à deviner la cause de cette atonie et de ces sanglots, dont il sentait la poitrine de la pauvre enfant encore toute gonflée.

— Georges est venu? ajouta-t-il plus bas. — Non... non...

Il y eut alors un intervalle de silence. Jeanne puisa, pour ainsi dire, des forces subites dans son abattement.

Elle appuya sa main brûlante sur le bras de Gracchus.

— Monsieur Dupuis, dit-elle d'une voix brève, il ne faut plus que Georges revienne ici. — Pourquoi? exclama le brave homme, qui, n'ayant jamais eu d'enfant, était fort inhabile à lire dans le cœur d'une jeune fille. — Parce que... parce que je ne veux plus le voir, répondit-elle, sans que ses yeux fissent un mouvement et comme se parlant à elle-même. — Certainement... puisque tu ne veux... plus .. on lui dira... mais c'est bien difficile. — Je vous en supplie!... je vous en supplie, répétait la jeune fille d'une voix qui tremblait sur ses lèvres. — Du moment... que... c'est fâcheux... car Georges est puissant; ce peut être un bien bon protecteur, mais aussi un ennemi implacable... et dans ta position... dans notre position... — Mais vous ne comprenez donc pas? — Ma foi, non; je te l'avoue, je ne comprends pas. Ensuite, tu sais, il ne faut pas m'en vouloir, ils me rendent si bête à ma section.

Jeanne se retourna complétement en face de M. Dupuis, et attachant sur lui ses yeux fixes et devenus mornes :

— Je l'aime!... dit-elle. — Ah! fit Gracchus tout ébahi.

Evidemment il n'avait jamais pensé que cela pût arriver.

— Oui!...oui!...répéta la jeune fille, les lèvres sèches, la voix ardente, je l'aime... je l'aime... —Comment donc ça t'est-il venu?... interrompit le brave homme de sa voix placide.— Comprenez-vous maintenant que je ne puis pas le voir...qu'il ne faut pas que Georges entre ici!...Car tout nous sépare...et l'aimer est un crime!... Vous le savez,

lui, le persécuteur de tous ceux de ma race... lui, notre ennemi à tous! et pour lequel ce sang qui coule semble justice et expiation... Ces paroles de tendresse et de respect, d'amour si résigné, de foi si grande, ses regards brûlants, ses mains jointes, sa voix si douce, si humble, tout cela!... tout cela!... il l'apporte à la nièce du citoyen Gracchus, à la jeune fille républicaine comme lui, qui, comme lui... doit avoir dans le cœur la haine instinctive contre tous ces nobles dont il s'est fait le bourreau. Et je l'aime!... moi... moi, la fille du marquis de Savernoy!...

Comme elle avait cessé de parler, accablée par cette énergie soudaine, par cette fièvre du cœur, si loin de sa nature frêle, délicate et maladive, Dupuis la regarda un instant, tout étourdi de ce flux brûlant de paroles qui s'exhalait de sa poitrine embarrassée, comme la lave découle d'un volcan.

— Le fait est, reprit-il tout doucement, que vous êtes la fille du marquis de Savernoy, illustre et ancienne famille, tandis que Georges le Montagnard... — Oh! ce n'est pas de l'orgueil... interrompit Jeanne, en mettant ses deux mains crispées sur son visage; c'est de la douleur!... du désespoir!...

Il y eut encore un moment de silence; car le pauvre homme ne savait plus vraiment que dire.

Jeanne reprit :

— Vous ne le connaissez pas, vous, monsieur Dupuis, comme je le connais, moi!... Vous ne connaissez pas cette nature de lion orgueilleuse et sauvage, vous ne savez pas tout ce que cette douceur apparente renferme de colère implacable et terrible!... Oh! c'est un noble cœur... c'est une âme noble!... Mais à côté de ce visage aujourd'hui si bon, de cette voix si suppliante, je le vois encore comme je l'ai vu la première fois, je l'entends encore comme je l'ai entendu la première fois, dans la cabane de Fontevieille, tenant appuyée sur un de ses bras sa pauvre sœur. C'était une menace qui m'a glacé le

cœur et que je n'ai jamais oubliée. « Vous sortez d'ici libres et vivants, nous a-t-il dit, non parce que ma volonté a été de vous sauver, mais parce que cette enfant, à laquelle vous avez demandé asile, est ma sœur; parce que ce toit sous lequel vous vous êtes réfugiés est celui de mon père. » — C'est très-bien cela, fit Gracchus. — Je vous ai dit que c'était un noble cœur! s'écria Jeanne avec un éclat de voix d'une expression indéfinissable; mais si vous aviez vu son visage haineux et cruel quand il a ajouté : « Une fois que vous aurez passé le seuil de cette maison, fasse votre destinée que nous ne nous rencontrions plus jamais. » — Ça n'est pas encourageant, murmura Dupuis.

Mademoiselle de Savernoy reprit un instant après avec un accent déchirant de désolation :

— Je l'ai déjà dit au couvent de la mère Ursule, Dieu m'a maudite et il m'abandonne!... — Pourquoi donc cela?... pourquoi donc cela?... Te maudire, pauvre enfant du bon Dieu si douce, si bonne; est-ce que c'est possible? — Sang et larmes, voilà ma vie. Ah! pourquoi ne m'ont-ils pas tuée à Orange... je ne souffrirais pas comme je souffre.

Gracchus l'avait prise dans ses bras et serrait sur sa poitrine sa blonde tête inondée de larmes.

— Jeanne!... ma pauvre enfant... disait-il d'une voix toute pleine aussi d'émotion mal contenue, ne pleure pas ainsi. — Oh!... laissez-moi pleurer... murmura la pauvre fille au milieu de ses sanglots, cela me fait tant de bien; sans cela j'étoufferais... — Eh bien! oui, reprit Gracchus avec cette affection paternelle qui est toujours au fond des bonnes âmes, pleure, pauvre petite... les larmes soulagent. Vois-tu, tout ça se calmera : c'est un moment à passer.

Alors, le cœur de la malheureuse enfant se fondit en un torrent de larmes qui étanchèrent un instant la fièvre dévorante de son désespoir.

Elle releva la tête, écartant ses cheveux mouillés de pleurs.

Un instant après, elle dit d'une voix plus calme :

— J'ai dû vous paraître bien folle... bien insensée, mon bon monsieur Dupuis. Oh! j'ai bien souffert! Si vous étiez rentré quelques minutes plus tard, vous m'eussiez peut-être trouvée brisée sur le pavé.—Bon Dieu!... Seigneur!... tu as bien raison... Tu es folle!... je ne te laisserai plus seule, je t'emmènerai avec moi à la section. — Ça ne se fait pas, mais tant pis!—Mon bon monsieur Dupuis, je vous parle comme je parlerais à mon père...J'ai le cœur déchiré, voyez-vous,mes forces sont épuisées, je demande à mourir; car je sens comme le pressentiment d'horribles événements. Je sais bien que Georges deviendra un implacable ennemi, et que l'inimitié d'un républicain comme lui, c'est la mort; mais que voulez-vous? Quand il est là, tout mon sang crie en moi. En un jour, Dieu et Georges m'ont appris toute la vie du cœur!... Une jeune fille ne sait pas ce que c'est que l'amour; c'est en étant aimée comme Georges m'aime qu'elle l'apprend. Oh! quand ce n'sct pas le plus grand bonheur, c'est un affreux désespoir! — Nous tâcherons d'arranger tout cela, dit M.Dupuis que le calme apparent de la jeune fille avait un peu remis de toutes ses émotions. Il commence à se faire tard,il faut espérer qu'il ne viendra pas aujourd'hui.—Je l'espère, répéta Jeanne avec un gros soupir en appuyant sa tête sur le dos de sa chaise.

Gracchus, qui la regardait, hocha la tête.

— Voilà une espérance bien douloureuse,murmura-t-il tout bas. Décidément la fatalité s'en mêle.

Il alla à elle et appuyant ses deux mains sur sa tête inclinée :

— Tu sais, ma pauvre enfant,lui dit-il, qu'il y a des moments dans la vie où il faut beaucoup de courage et de force.

Dans le même instant, il aperçut la fenêtre qui était restée ouverte.

— Voilà une bien grande imprudence, murmura-t-il en allant la fermer au plus vite; si quelqu'un nous a entendus, nous sommes perdus!

La nuit était presque entièrement venue et balançait dans l'air ses longs voiles noirs à demi déployés. Dans la maison tout était silence et l'on entendait la respiration de la jeune fille qui glissait sur ses lèvres comme un gémissement plaintif. Dupuis était assis à côté d'elle et tenait ses deux mains. C'était un triste et touchant spectacle.

Tout à coup, sans transition aucune, Gracchus sentit les deux mains de Jeanne tressaillir. Sa tête se releva brusquement, et elle se pencha en avant en étendant un de ses bras vers la porte.

— C'est lui!... c'est lui!... dit-elle d'une voix altérée.

— Je t'assure, Jeanne, que je n'entends rien, fit Dupuis, qui écoutait avec la plus scrupuleuse attention. — Vous n'avez que vos oreilles pour entendre, moi j'ai mon cœur. C'est lui!... c'est lui!... vous dis-je; oh! monsieur Dupuis!... monsieur Dupuis!...

Parlant ainsi, la pauvre enfant joignait ses mains avec une expression suppliante.

En effet, quelques secondes s'étaient à peine écoulées qu'on entendit distinctement des pas dans l'escalier.

— Elle avait raison, dit tout bas Gracchus, je commence à entendre aussi. Que faire?... Allons, Jeanne, du courage.

Mademoiselle de Savernoy, haletante d'émotion, les joues couleur de feu, avait les yeux fixés sur la porte; toute son âme s'y était élancée. Sa voix disait : qu'il n'entre pas! et son cœur murmurait en elle : Le voir!... le voir!...

Combats intérieurs!... lutte impossible!... pour laquelle Dieu n'a pas donné de force à notre pauvre humanité!

Gracchus avait ouvert la porte, et Georges venait d'entrer.

Etrange contraste de la vie! le visage du jeune républicain était radieux et rayonnant.

C'était que la journée avait été bonne. Le comité de sûreté générale, joint au Comité de salut public, frappait enfin un grand coup.

Georges avait tonné avec une énergie sauvage qui avait surpris les plus mâles et les plus hardis, et Robespierre, en lui serrant la main, lui avait dit :

— Si la France comptait bon nombre de patriotes comme toi, la patrie serait sauvée.

Le jeune montagnard, sans s'en douter, devenait un instrument dans la main de l'ambitieux dictateur.

— Bonjour, citoyen Gracchus, dit-il en entrant, salut et fraternité.

Il alla à la jeune fille et lui tendit la main.

— Bonjour, ma belle Marianne; bonjour, mon étoile; comme tes mains sont brûlantes, citoyenne; es-tu malade? — Oui... justement, s'empressa de dire Gracchus, ma... nièce est toute souffrante aujourd'hui. — Vous souffrez... dit Georges en s'asseyant près d'elle et en l'attirant à lui. — Ce ne sera rien, balbutia Jeanne, dont le cœur battait violemment, et qui avait peine à respirer. — Marianne, lui dit le jeune homme plus tendrement encore en lui baisant les deux mains, quand donc me donneras-tu le droit de t'appeler la citoyenne Georges? Vois-tu, ce jour-là j'amènerai à tes pieds comme des esclaves et de doux agneaux ces fiers républicains dont le nom seul fait trembler.

La pensée de Jeanne était tout entière recueillie en elle. Les paroles frappaient son oreille, mais elle ne les écoutait pas, elle s'écoutait elle-même.

— Georges, murmura-t-elle d'une voix triste, il s'est encore versé bien du sang aujourd'hui? — Voilà bien les femmes, reprit Georges en jouant avec une mèche dorée des cheveux de la jeune fille; charmante républicaine à l'eau de rose. Oh! je conçois cela; car, moi qui suis un homme, je te l'ai dit : souvent j'ai senti mon cœur faillir et reculer.

Involontairement Jeanne lui serra la main.

— Il a fallu que deux voix puissantes, la patrie et la liberté, m'entraînassent en me montrant du doigt l'avenir; mais vois-tu, Marianne, ici le monde est tout entier

dans un regard de tes yeux. Oh! qu'ils sont heureux ceux dont la patrie est calme et tranquille, et qui peuvent vivre toutes les heures de leur vie à aimer et à chérir. Nous! nous sommes nés sous une triste étoile; la fatalité nous a jetés au milieu d'un monde corrompu et flétri, que nous voulons relever de sa corruption et de ses souillures. La lutte est rude, elle est sanglante, Marianne, mais la moisson sera belle.

Pendant tout le commencement de cette scène, Gracchus avait été chercher une petite lampe qu'il avait allumée; car l'obscurité était devenue si grande qu'on se voyait à peine dans la petite chambre.

Le jeune républicain était devant mademoiselle de Savernoy. Il secoua la tête avec une expression mélancolique, puis ajouta :

— Que vous êtes belle, ma Marianne, avec votre teint ainsi pâle et votre front rêveur. Que je vous aime!... Tenez, ne parlons plus de cela, ici je ne suis pas Georges le montagnard, Georges le républicain, je suis Georges l'amant, Georges le bienheureux.

Et il baisait l'une après l'autre les mains de la jeune fille.

Jeanne leva doucement sur lui ses yeux bleus, dont les cils étaient collés les uns aux autres par les larmes qu'elle avait versées.

— Comment, dit-elle, ne pas reporter malgré soi sa pensée vers ces tristes tableaux qui frappent les yeux à chaque heure du jour et vers ces gémissements funèbres qui retentissent de toutes parts.

Georges l'interrompit.

— Sais-tu, citoyenne, que tu frises la royaliste, la ci-devant,en plaignant ainsi, comme d'innocentes victimes, ceux que la justice nationale condamne? J'ai bien envie de vous faire arrêter, mademoiselle la suspecte. — Je suis femme, Georges. — Et je t'aime, comme j'aimerais un ange, Marianne, je te le dis... Ne parlons plus de cela. N'est-ce pas, citoyen Gracchus, les femmes ne peuvent pas

nous comprendre? Je ne suis pas de ceux qui admirent Théroigne de Méricourt. — C'est un monstre, interrompit Jeanne d'une voix forte et vibrante.

Gracchus s'était rapproché; il était évidemment dans un état d'inquiétude très-prononcée.

— Tu as bien raison, citoyen; mais... Marianne est parfois...fort étrange.Ce sont les nerfs,pour sûr; il y a eu de l'orage toute la journée... C'est que si le citoyen Georges ne nous connaissait pas tous deux comme il nous' connaît, il pourrait croire... — Je crois, citoyen Gracchus, que tu es un bon patriote, un cœur éprouvé. — Mais, certainement, continua Gracchus, qui paraissait très-satisfait de son allocution; j'ai fait mes preuves. Mais elle!... c'est mal!... Oui, citoyenne ma nièce, apprends qu'on en a condamné qui n'en avaient pas dit davantage... et on a bien fait. Apprenez... non... apprends aussi... c'est que,vois-tu, citoyen, je ne la tutoie pas quand je suis fâché, apprends aussi que la justice nationale est une fort belle chose, et le Comité de salut public, le tribunal révolutionnaire, deux grandes institutions... deux... très-grandes institutions... comme je dis tous les jours à ma section.

Et comme le jeune républicain n'avait pas les yeux tournés de son côté, il se hasarda à faire à Jeanne des signes télégraphiques fort expressifs.

Mais la jeune fille, tout entière plongée en elle-même, n'entendait rien que les palpitations de son cœur, ne voyait rien que le cortége douloureux de ses pensées qui passait devant ses yeux avec de longs habits de deuil.

Elle tenait une des mains du jeune montagnard serrée dans les deux siennes.

— Georges... Georges... dit-elle en se penchant vers lui, et en noyant son regard dans le sien, les pensées qui me sont venues aujourd'hui, ne vous viennent-elles pas quelquefois aussi? Quelquefois ne vous dites-vous point qu'ils peuvent ne pas être coupables et criminels, ceux que vous condamnez ainsi seulement parce que la volonté de Dieu les a fait naître dans un château au lieu que ce soit

dans une cabane? Ne vous dites-vous pas que ces proscriptions qui frappent tant de têtes à la fois, et font des enfants d'une même patrie des exilés ou des morts, sont peut-être... peut-être, Georges, des crimes ineffaçables dont vous chargez votre conscience?

Sa voix tremblait pendant qu'elle parlait ainsi, et sa tête était si près de celle du jeune montagnard que sa respiration oppressée lui effleurait le visage comme un souffle brûlant, et que ses cheveux, dont l'humidité du soir avait défrisé les boucles, se mêlaient à ses vêtements.

— Georges... mon ami... vous, si bon, si généreux, au cœur si noble et si pur, ne vous êtes-vous jamais dit cela?... et n'avez-vous pas tremblé en vous-même?... N'avez-vous pas senti tout ce sang versé vous rougir les mains et vous inonder le cœur?... — Oh!... ne parlez pas ainsi!... ne parlez pas ainsi, Marianne!... murmura Georges en se frappant le front, ne semez pas le doute dans mon âme, ce serait affreux!...

Il se leva et s'écria d'une voix dont l'accent avait quelque chose de fiévreux :

— Non!... je ne veux pas douter... je ne doute pas... je crois aveuglément!... je crois, citoyenne, que les hommes qui acceptent de grandes missions sont les élus de la destinée, les apôtres de la vérité.—Certainement... certainement... répéta Gracchus, qui commençait à trembler de tous ses membres, ce sont les élus... de... la destinée, les... apôtres de la... vérité!... — Je crois, continua Georges, qui marchait à grands pas, que bien des voix se chargeront de malédictions et de haines, mais qu'une seule les vengera de toutes; la voix de la postérité. — Ah!... mon Dieu!... mon Dieu!... murmura Jeanne bien bas dans la désolation de son cœur, vous êtes cruel!...

Le jeune homme se rapprocha d'elle et lui dit avec douceur :

— Je t'aime trop, Marianne, pour pouvoir t'accuser, et je comprends que le cœur d'une femme, tout d'amour

et de miséricorde, ne soit pas à la hauteur de ce sang répandu pour le salut de tous.

Sa voix changea tout à coup d'expression.

— Vois-tu, Marianne, quand un bloc de pierre ou de granit barre le chemin, pour se frayer une route, on en disperse les débris de tous côtés; pour creuser dans une génération le sillon de la liberté, il faut aussi que la pioche et la hache y passent. — Tu parles comme un livre, s'écria Gracchus, qui tenait beaucoup à faire le contre-poids par son enthousiasme.

Georges s'était assis devant la jeune fille. Un de ses bras était appuyé sur une petite table qui était sur la gauche, et sa main y prit machinalement une feuille de papier qu'il se mit à tourner entre ses doigts.

Sur cette feuille de papier, quelques lignes étaient écrites. C'étaient des pensées échappées au cœur de Jeanne pendant des heures de rêverie et de solitude.

L'écriture de Jeanne attira, par une puissance magnétique, le regard du jeune républicain; et il se mit à lire lentement :

« Dieu nous a donné la vie pour nous apprendre à souffrir, le cœur pour nous apprendre à aimer, l'espérance pour nous apprendre à croire. »

— C'est ta main, Marianne, reprit-il, qui a tracé ces lignes? Je n'avais jamais vu ton écriture, mais je l'aurais reconnue entre toutes. Tu aurais dû ajouter : « et l'amour est un trésor de notre âme qui nous apprend le bonheur.»

Mademoiselle de Savernoy répondit par un de ces sourires qui sont les larmes des lèvres.

Gracchus allait et venait, se levait, s'asseyait. Il était dans une agitation extrême, car il voyait à chaque minute le visage de Jeanne s'assombrir davantage, et il entendait pour ainsi dire le tremblement de son âme tressaillir au fond de sa poitrine.

— Encore une séance comme celle-ci, murmura-t-il tout bas, et elle fera beaucoup mieux de tout lui dire depuis A jusqu'à Z.

Il se mourait d'envie d'animer la conversation, et de lui donner un tour plus patriotique; mais la nature ne l'avait pas fait beau parleur, et il avait déjà épuisé tout son répertoire républicain.

Un bon génie vint évidemment à son secours en cette importante occasion, et lui souffla à l'oreille une phrase empreinte du civisme le plus épuré.

Aussi, sans s'inquiéter de ménager une transition, il s'écria tout à coup :

— Les sections s'agitent, sais-tu cela, citoyen Georges? le tumulte de la Convention rejaillit sur les masses.

— On le saura bientôt, interrompit le jeune montagnard.

Mais Gracchus n'avait pas fini sa phrase, ce qui fit qu'il continua sur le même ton :

— Ceux-ci s'arrachent les numéros du Vieux Cordelier et crient : vive Camille Desmoulins! Ceux-là sont hébertistes; d'autres, au contraire, dantonistes; c'est à ne s'y plus reconnaître. Qu'on y prenne garde, ça finira mal, les passions bouillonnent, el le salut de la patrie n'a rien à faire dans toutes ces querelles particulières.

On le voit, la phrase était assez complète et aurait pu tenir sa place à toutes les tribunes.

Le jeune montagnard se leva, et, frappant fraternellement sur l'épaule du pauvre Dupuis, qui était encore tout essoufflé de son morceau d'éloquence :

—Tu as mis le doigt sur la plaie, citoyen Gracchus.— Je crois avoir... mis, comme tu dis... — Les partis ambitieux et égoïstes s'agitent entre eux, et cela au profit de sourdes conspirations qui ont pour but de renverser la république; mais les bons patriotes veillent, et sauront anéantir les ultrà-révolutionnaires aussi bien que les royalistes. Tu peux dormir en paix cette nuit, Gracchus, demain tu verras si nous sommes énergiques. — Ah! je puis dormir en paix, dit Gracchus qui écoutait de ses deux oreilles. — Oui, oui... mais il n'en sera pas de même de Vincent, de Ronsin, de ce misérable Hébert et de Momoro,

l'aboyeur éternel de la section Marat; ils iront rejoindre leurs amis Bazire et Chabot. — Diable... diable... il paraît qu'on n'y va pas de main morte. — Il faut débarrasser le chemin de tous ces brouillons venimeux qui s'entendent avec la coalition!...

Gracchus était lancé; il avait réponse à tout.

— Oui... oui, reprit-il d'une voix haute, il faut débarrasser le chemin. — Si la journée a été orageuse, la nuit ne sera pas stérile, ami Gracchus; en outre des arrestations dont je te parle, il y en a une autre dont l'importance est immense. — Ah!... ah!... une autre... il y en... — Celle d'un certain ci-devant marquis de Savernoy. — D'un certain ci-devant mar... mar... répéta Gracchus pétrifié.

Jeanne s'était levée, et comme si tout son sang eût été arraché de ses veines, elle devint plus blanche qu'une morte. Elle voulut aller à Georges, mais ses pieds restèrent cloués au sol.

Gracchus, de son côté, serait tombé à la renverse s'il ne se fût retenu d'une main à la table.

— Ce Savernoy, reprit Georges, qui ne s'apercevait pas de l'effet foudroyant de sa nouvelle, était un des conspirateurs les plus dangereux; ses projets audacieux avaient des ramifications par toute la France. — Es-tu... bien... sûr... citoyen... que... balbutia Gracchus, dont le visage était aussi devenu effroyablement pâle. — Ils seront tous pris ce soir comme dans une trappe, sans qu'il en échappe un seul. Je m'en rapporte à Obrier.

Jeanne, le cou tendu, le corps frissonnant, écoutait avec l'anéantissement du désespoir. Le sentiment de la vie s'éteignait en elle.

— Obrier!... murmura-t-elle, oh! c'est vrai!...

Le front de Gracchus était inondé de sueur. Cette nouvelle inattendue l'avait frappé si subitement, qu'il se révoltait contre elle et ne voulait pas y croire.

— Et c'est... cette... nuit... reprit-il d'une voix haletante. — A l'heure qu'il est, ils sont tous arrêtés. Cette fois-ci, malgré son audace et son adresse habitu-

elles, cet aristocrate damné ne nous échappera pas.

Mademoiselle de Savernoy s'était affaissée sur elle-même, son regard levé vers le ciel s'était éteint dans ses yeux, et ses mains jointes, échappées l'une de l'autre, étaient retombées le long de son corps, lourdes d'un poids mortel; un faible gémissement s'exhala de sa poitrine, elle tomba comme une masse inerte sur le plancher.

Au bruit qu'elle fit dans sa chute, Georges se retourna et s'élança vers elle en poussant un grand cri.

— Dieu du ciel!... dit Gracchus en se tordant les mains, c'en est donc fait!... Pauvre... pauvre enfant!...

Le jeune Montagnard tenait dans ses bras Jeanne évanouie; aucun souffle ne passait plus par ses lèvres glacées.

— Elle est morte!... elle est morte!... cria Georges en appuyant ses lèvres ardentes sur son front décoloré. — Ce serait un bonheur... murmura en lui-même Gracchus, qui tenait dans ses mains les mains de la pauvre évanouie.

Le jeune homme s'était agenouillé à terre; le corps de Jeanne était ainsi à moitié soulevé, et sa tête appuyée sur un des genoux de Georges.

— Marianne!... Marianne!... répétait-il d'une voix douloureuse en écartant les cheveux des tempes de la jeune fille, et en posant tour à tour ses mains sur son cœur, qui avait cessé de battre, et sur ses joues plus froides que la pierre. De l'eau!... citoyen Gracchus... de l'eau... pour lui baigner les tempes et le visage. — Eh! ce ne sera rien, citoyen Georges... je t'assure que ce n'est rien... Elle est souvent sujette à ces évanouissements. Je voyais bien tout à l'heure qu'elle n'était pas dans... un état naturel... tout ce qu'elle disait... quelque chose l'aura effrayée aujourd'hui... je ne sais pas quoi. — Mais ses mains sont roides et froides... — Je vais la déshabiller, citoyen Georges, et la mettre sur son lit, pendant que je vais tout préparer, elle sera à merveille sur ce canapé, il est un peu dur, mais ça ne fait rien.

Georges enleva mademoiselle de Savernoy dans ses

bras et la déposa sur le canapé. Certes à la voir on eût dit qu'elle était morte.

— Tu es sûr, citoyen Gracchus, qu'il n'y a pas de danger? — Très-sûr... je suis un peu médecin. C'est le sang qui monte... qui... descend... qui s'arrête...

Le jeune homme, debout devant elle, la regarda un instant. Puis, prenant ses deux mains, il les porta toutes les deux à ses lèvres.

— Adieu, Marianne! dit-il, comme si la jeune fille eût été en état de l'entendre. Belle et pâle comme te voilà, immobile et calme au milieu de cette tempête terrible qui hurle autour de toi, tu ressembles à cette étoile resplendissante qui luit à travers un orage. Oh! oui, ton âme est trop pure, ton cœur est trop bon; pourquoi es-tu née dans ces temps révolutionnaires?

Il se pencha sur elle, et il sentit sous sa main ce premier tressaillement de la vie qui revient, il souleva à moitié ce visage endormi où le sang commençait à circuler.

— Tu es née, ma Marianne, reprit-il, pour être une blanche apparition au milieu de tant de désastres, comme la colombe au milieu du déluge; tu es née pour apporter une foi nouvelle, une force sans limite, un courage sans hésitation au soldat de la liberté. Tu es née peut-être l'ange de ma vie, la voix qui me soutient, le cœur qui me console. Je t'aime, Marianne, de tous les amours que Dieu a mis sur la terre: comme un frère, si tu l'ordonnes, comme un amant, si tu le permets. Ta main est moins froide... tes yeux se rouvrent... je n'ai plus peur... Adieu, Marianne.

Et le jeune Montagnard sortit après avoir tendu la main au citoyen Gracchus.

— Dieu du ciel! il est parti!... dit le pauvre homme en écoutant s'éteindre dans l'escalier le bruit des pas de Georges. Quelle affreuse nouvelle!... Cela est-il possible!... Oh! non... Savernoy!... mon vieil ami!... ce serait le dernier coup!...

Jeanne avait ouvert les yeux. Elle regarda un instant autour d'elle, et ne voyant que Gracchus, le visage accablé, les yeux trempés de larmes, elle porta à la fin ses deux mains sur sa poitrine et se leva toute droite.

— Oh! je me souviens!... je me souviens!... dit-elle d'une voix tremblante, mon père!... mon père!... arrêté!... mort, peut-être! Il faut courir... l'avertir... le sauver... oh!... mes forces... Je ne puis pas... mon Dieu!... je ne puis pas!

La pauvre jeune fille emportée par cet élan douloureux de son cœur déchiré, avait fait quelques pas dans la chambre, chancelante, éperdue, et elle fût infailliblement tombée, si Gracchus n'eût pas été là pour la soutenir.

— Tu ne peux pas, toi, Jeanne, lui dit-il d'une voix brève et oppressée; mais moi... je puis... il ne faut pas croire que j'aie peur dans ces occasions-là... au moins. Je vais aller... vois-tu, à l'endroit qu'il nous a indiqué... Tiens, appuie-toi contre ce fauteuil pendant que je vais chercher sur le mur.

Et tout en parlant ainsi, il allait avec la petite lampe à tous les coins de la chambre et lisait les mots tracés sur la muraille.

— Je courrai... tant que je pourrai... mes jambes sont petites... mais elles sont bonnes... Ah!... les gredins!... ils me prendront avec lui... par-dessus le marché... c'est sûr; ils me couperont le cou... Où est mon chapeau?... Qu'est-ce que ça me fait? J'aurai là, avec moi, mon vieux Savernoy... Si j'ai peur, il me donnera du courage!... mais toi... Pauvre Jeanne, que deviendras-tu?

Il lui prit les deux mains et l'embrassa.

— Allons donc! est-ce que Dieu n'est pas là?... — Courez... courez bien vite!... dit la pauvre enfant qui s'appuyait toute frissonnante au dos du vieux fauteuil.

Gracchus avait ouvert la porte. Au moment où il se retournait pour faire un dernier signe d'adieu, il vit Jeanne à genoux.

— Tout n'est pas désespéré, dit-il, nous avons la prière d'un ange et la bonté de Dieu!

XVI

La nuit descendait lentement du ciel. Six heures avaient sonné; et dans la vieille rue de la Corderie, que n'éclairait plus aucune lanterne, des hommes arrivaient un à un et disparaissaient bientôt dans l'obscurité.

Ces hommes étaient ceux auxquels le marquis de Savernoy avait donné rendez-vous, ceux que Charolais avait promis de livrer au citoyen Antoine Obrier.

Cette réunion ne se composait que de quinze à vingt personnes tout au plus; mais c'étaient les chefs. Tous se touchaient la main en entrant plutôt par serment muet de fidélité que par sentiment d'affection.

La salle était assez spacieuse. Elle avait été autrefois lambrissée : mais les lambrissures rongées par les vers, déchirées par l'humidité, pendaient en lambeaux le long des murs comme les membres d'un corps mutilé.

Répéter ce qu'ils se dirent, ce serait raconter ces éternelles espérances de toutes les conspirations, ces plans si laborieusement combinés, que le hasard du plus petit événement imprévu vient renverser de son souffle; ce serait répéter encore ces mêmes élans d'enthousiasme, cet mêmes cris suprêmes de fidélité, dont l'écho stérile, hélas! allait mourir dans leurs cœurs. Illusions de nobles âmes, cris de dévouement et de courage qui devaient s'éteindre dans le sang!

Tout à coup un tumulte de voix se fit entendre.

Celui qui parlait cessa de parler, et tous les assistants, silencieux, attentifs, se penchèrent pour écouter. Simultanément toutes les mains cherchèrent des armes cachées sous les vêtements; toutes les respirations s'arrêtèrent dans les poitrines; car chacun de ceux qui étaient là,

savait que le doigt de la mort pouvait le toucher au front à chaque heure du jour ou de la nuit.

Quand on attend ainsi, chaque seconde devient un siècle.

A ce tumulte de voix, rapide, désordonné, succédèrent des pas précipités.

— Allons, messieurs, dit le général Arthur Dillon, nous ne nous laisserons pas, je suppose, prendre comme des moutons. Que la vie de chacun de nous emporte avec elle la vie d'un ennemi! — Silence! fit le marquis de Savernoy, dont la voix grave ne trahissait aucune émotion. A travers la porte, on entendait déjà comme des haletations fiévreuses, épuisées, et une voix qui n'avait presque plus rien d'humain, cria : — Ouvrez! ouvrez!...

En même temps les mains, les bras, le corps d'un homme s'accrochaient à la porte.

— C'est la voix de Baptistin!... s'écria le marquis en s'élançant.

En une seconde la barre de fer qui était en travers de la porte tomba; la clef massive et rouillée tourna trois fois dans la serrure; et la porte s'ouvrit.

Alors Baptistin, entra le visage décomposé, les lèvres livides. Il s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

— Oh! j'arrive à temps!... dit-il. — Qu'y a-t-il donc, Baptistin?... — Pardon... monsieur le marquis... ma... voix... s'éteint... Fuy...ez... fuyez!...

Le marquis de Savernoy soutenait dans ses bras le vieux serviteur, qui avait essayé de se relever, mais dont les membres chancelaient, brisés par la rapidité de sa course.

— On vous... a trahis... fuyez... vous dis-je... Obrier... des soldats... — On nous a trahis!... s'écria le vieux gentilhomme dont les yeux étincelèrent et dont le regard, rapide comme l'éclair qui sillonne la nue, parcourut tous les visages qui l'entouraient.

La respiration revenait un peu à Baptistin.

— Oui!... oui!... reprit-il, il y a... un traître... il est

ici!... il est ici!... Mais au nom du ciel... partez!... partez!... je vous dis... que la mort arrive. — Crépaux, dit le marquis de Savernoy d'une voix forte, que toutes les issues soient fermées, toutes les lumières éteintes, tous les chemins barrés, qu'on aille aux écoutes, puis reviens dans cette salle avec tous nos hommes. Maintenant, ajouta-t-il d'une voix vibrante, que personne ne sorte!...

Et il alla se placer en travers de la porte, tenant un pistolet dans chacune de ses mains.

— Calme tes inquiétudes, mon brave Baptistin; Dieu n'a pas voulu que la lâcheté d'un seul pût causer la mort de tous. Messieurs, aujourd'hui le marquis de Savernoy répond de vous. Maintenant, Baptistin, parle.

Le vieux serviteur se releva.

Ses membres tremblaient moins, et le souffle de la vie sortait moins oppressé des cavités de sa poitrine; mais de larges ruisseaux de sueur coulaient sur son visage.

— Ce matin... j'étais... vous savez, au palais de justice, deux hommes... sont entrés... l'un était Obrier... l'autre, je ne me rappelle... pas l'avoir jamais vu... mais maintenant, entre mille... je le reconnaîtrais...

Et en parlant ainsi, Baptistin, dont les dents claquaient entre elles, interrogeait du regard les têtes groupées autour de lui. Mais une seule lampe pendait à la voûte de cette salle et éclairait à peine les visages. S'il en eût été autrement, on eût pu voir peut-être une pâleur subite blanchir le visage d'un des assistants.

— Continue, Baptistin, reprit la voix calme et impassible du marquis au milieu du silence qui avait succédé aux paroles du vieux serviteur.

Baptistin, comme fait une vipère qu'un pied imprudent a touchée, se releva de toute sa hauteur. Il y avait sur son visage sillonné par l'épuisement qui l'accablait une expression que ni pinceau ni plume ne pourront jamais traduire.

Autour de lui tous étaient silencieux et écoutaient.

— Il est ici!... reprit-il avec un frémissement dans

les lèvres et dans la voix... car j'ai collé mon oreille contre la porte du cabinet dans lequel ils s'étaient enfermés... et... j'ai tout entendu. Obrier lui disait que son absence pourrait peut-être donner des soupçons et empêcher que la réunion projetée n'eût lieu. Est-ce vrai? Toutes les portes des maisons de la rue de la Corderie doivent être interceptées... et la lutte impossible...

Baptistin prononçait ces derniers mots, lorsque Crépaux entra. Quatre hommes étaient avec lui.

— Les issues sont fermées, dit-il, les chemins barrés, les lumières éteintes; nul bruit ne se fait encore au dehors.
— C'est bien, répliqua le marquis; entrez tous. Crépaux, remets cette barre de fer en travers de la porte et attache les crampons.

Quand cet ordre fut exécuté, le marquis de Savernoy s'adossa contre la porte fermée :

— Baptistin, reprit-il en élevant la voix, tu crois pouvoir reconnaître l'homme que tu as vu ce matin et qui parlait ainsi? — Oui, monsieur le marquis.

Tous les bras se levèrent à la fois menaçants et terribles, et toutes les voix répétèrent comme eût fait une seule :

— Où est le traître? où est le misérable qui nous a livrés?... — Messieurs, dit le marquis, que chacun de vous se place sur une même ligne. Baptistin, prends cette torche, allume-la, et regarde-nous tous au visage.

Baptistin saisit une des torches qui avaient été jetées pêle-mêle près de la porte, et l'approcha de la lampe; mais sa main tremblait si convulsivement qu'il ne put parvenir à l'allumer. Crépaux s'approcha et vint à son aide.

Aussitôt que la flamme se mit à étinceler en criant, Baptistin s'élança, et, le front pâle, les yeux ardents, promena sur tous les visages son flambeau investigateur, s'arrêtant devant chacun muet et frissonnant.

C'était un spectacle solennel et terrible. Tous ces visages immobiles, éclairés les uns après les autres par la flamme bleuâtre de cette torche de laquelle découlaient

des gouttes de feu pour marquer son passage, et cet homme le bras tendu, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, demandant à ce silence et à cette immobilité le traître qui se cachait sous un masque hypocrite.

Il marchait... il marchait... et le marquis de Savernoy suivait chacun de ses pas et chacun de ses regards.

Tout à coup Baptistin recula et poussa un cri.

— Le voilà!... le voilà!... dit-il.

La foudre fût tombée au milieu de la salle, qu'elle n'eût pas produit un effet plus terrible.

Un cri d'écrasante indignation répondit à l'exclamation du vieux serviteur.

— Moi!... moi!... dit sans changer de visage celui devant lequel s'était arrêté Baptistin. — Oui!.. toi!.. toi... traître! reprit l'autre. — Le comte de Versant!... murmura le marquis de Savernoy. — Cet homme ne sait ce qu'il dit, répliqua le comte de Versant en arrachant la torche des mains de Baptistin, et en la tenant devant son visage avec une audace étrange. — Oui! toi!... toi!... Je te reconnais!... répétait Baptistin immobile devant lui, je te reconnais!... — Allons donc!... cet homme est fou.

Baptistin frissonnait de la tête aux pieds, et ses lèvres couleur de feu semblaient lancer des flammes.

— Veux-tu que je rappelle une à une tes paroles... elles sont là.. gravées dans ma tête comme se sont gravés dans mes yeux les traits de ton visage... Oh! vous étiez bien inspiré, monsieur le comte de Versant, vous ne vouliez pas venir, ce soir c'est Obrier qui vous y a contraint, et qui vous a donné le mot d'ordre pour que vous pussiez passer sans obstacle au milieu de ses agents. Cela n'est pas vrai... n'est-ce pas!... cela n'est pas vrai?...

Charolais possédait au suprême degré l'audace de la lâcheté, l'impudence du crime. Il avait eu le temps de se remettre d'un premier mouvement de stupeur involontaire.

Il se contenta de hausser les épaules avec dédain.

— Le comte de Versant, dit-il, est au-dessus de semblables dénonciations, et ne s'abaisse pas à y répondre.

L'impassibilité de Charolais était telle, qu'un frémissement de doute passa sur toutes les lèvres.

Charolais le devina plutôt même qu'il ne l'entendit. Il fit un pas en avant.

— Marquis de Savernoy, ajouta-t-il avec une hauteur indicible, vous avez des cheveux blancs; j'attendrai donc le retour du comte Henri votre fils, pour lui demander raison de l'insulte d'un de ses valets.

Si Crépaux n'eût arrêté Baptistin par le bras, celui-ci se fût élancé à la gorge de Charolais.

Dans le même moment, soit que quelque bruit fût venu du dehors, soit que la pensée d'être enveloppé par la police républicaine absorbât quelques-uns des assistants, plusieurs se penchèrent du côté de la porte et écoutèrent avec cette attention inquiète qui s'écrit sur tous les traits du visage.

Le marquis comprit cette inquiétude.

— Je vous ai dit, messieurs, que je répondais de vous, reprit-il de cette voix calme et digne qui fait descendre la confiance jusqu'au fond du cœur. Avant d'arriver à cette porte, il faut qu'ils en brisent une autre, et quand ils entreront ici, ils ne trouveront personne; le passage secret qui doit protéger notre fuite, nul ne le connaît que moi, et la trahison n'a pas pu y passer. Maintenant nous ne sommes plus des conspirateurs, nous sommes des juges, faisons justice.

Toutes les têtes s'inclinèrent silencieusement.

— Baptistin, ajouta le marquis, rappelle-toi que les paroles que tu prononces sont graves et terribles. L'homme qui est venu au palais de justice tu ne l'as vu qu'une fois, une seule; tes yeux peuvent se tromper, songes-y bien. La trahison est un crime mortel; avant d'accuser, il faut descendre dans ton cœur et dans ta conscience. Ramasse cette torche, allume-la et regarde encore.

Baptistin, sans répondre un seul mot, ralluma la torche et continua son examen interrogateur; puis il revint de nouveau devant le comte de Versant, et secouant sa torche

enflammée, qui jeta une lueur blafarde sur celui qu'il désignait :

— Sur mon âme et sur Dieu, monsieur le marquis, dit-il, c'est cet homme-là qui ce matin est venu au palais de justice et s'est enfermé dans un cabinet avec Obrier. — A quoi le reconnais-tu? — Je le reconnais à mon cœur qui a battu à m'étouffer quand je me suis arrêté devant lui; je le reconnais à ce sourcil gauche qu'entame une légère cicatrice; je le reconnais malgré le déguisement qu'il avait emprunté, comme j'ai reconnu Obrier pour l'avoir aperçu une seule minute, et comme j'ai reconnu Léonidas. Me suis-je trompé, monsieur le marquis? Je le reconnais encore à sa voix quand il parle. Cet homme est bien celui qui a promis ce matin de nous livrer tous. — Tu mens, misérable!... s'écria Charolais dont le visage était blême. — Baptistin ne ment jamais!... s'écria le marquis en s'avançant vers lui.

Quelles que puissent être l'audace et l'impudeur du crime, Dieu a voulu qu'il y ait toujours dans le criminel un morceau de chair qui palpitât malgré lui.

Le comte de Montmaur posa la main sur le bras de Charolais.

— D'où vient, comte de Versant, dit-il, que votre visage est si pâle et que je sens votre bras trembler?

Charolais se retourna pour éviter la fixité des regards du marquis de Savernoy, car ses regards entraient en lui comme si la justice du ciel leur eût frayé un passage à travers sa poitrine; mais de quelque côté qu'il tournât la tête, il rencontrait des yeux immobiles et scrutateurs cloués sur les siens. Aussi, malgré sa volonté de comprimer toute apparence de trouble ou d'émotion, les traits de son visage frissonnaient malgré lui, et c'était en vain qu'il en roidissait intérieurement toutes les fibres.

— Comte de Versant, dit le marquis au milieu du silence de cette scène étrange, vous êtes un traître, et la trahison qui tue est tuée.

Mais Charolais était, nous l'avons dit, de ces hommes qu'on n'abat pas facilement.

— Vous tous qui semblez ici m'accuser, s'écria-t-il, avez-vous une preuve!... une preuve seulement?

Le vieux marquis était toujours debout devant lui froid et impassible. Sa main s'abaissa sur l'épaule de Charolais.

— Si ces murs pouvaient refléter ton visage, lui dit-il, tu verrais cette preuve écrite sur ton front par la main de Dieu.

Un mouvement involontaire plus prompt que la volonté fit que Charolais se prit le front dans les deux mains, comme s'il eût voulu le broyer.

— Prends un couteau et déchire-toi le front, continua le marquis, tu n'en arracheras pas cette marque, Caïn!

Il y eut dans ces paroles du vieux gentilhomme une telle expression, qu'on eût dit que ce n'était plus la voix d'un homme qui parlait.

Le silence qui succéda était plus effrayant encore que toutes ces accusations tonnantes.

— Général Arthur Dillon, reprit alors le marquis, sur votre âme et sur votre conscience, devant Dieu qui vous vous juge, devant nous qui vous écoutons, le comte de Versant est-il un traître? — Oui, dit la voix grave du général. — Comte de Montmaur? — Oui, dit le comte. — Baron de Bellegarde? — Oui, dit le baron. — Vicomte de Montferry? — Oui, dit le vicomte. — Baron de Villefranche? — Oui, dit le baron.

Ainsi fit le marquis de Savernoy à tous, nommant chacun par son nom; et toutes les voix répondirent ce même mot lugubre et accusateur.

Le comte de Versant avait redressé la tête et semblait braver cette tempête qui s'amassait contre lui.

Quand la dernière des personnes présentes eut répondu, il partit d'un violent éclat de rire.

— Par Dieu!... messeigneurs, dit-il, ceci ressemble furieusement à une scène du moyen âge. — Ne riez pas, comte de Versant, dit le marquis, qui tenait toujours ses deux pistolets à la main, car vous allez mourir! — C'est-à-dire, s'écria Charolais saisissant de son côté un pistolet,

que, comme vous êtes vingt contre un seul, vous allez m'assassiner. — Allons donc! fit le marquis d'une voix pleine de dédain, des gentilshommes n'assassinent pas; ils se battent, même contre un misérable tel que vous. Mais compte-nous bien, comte de Versant, car, pour sortir vivant d'ici, il faudra que tu nous aies tués tous. La police de Fouquier sera bien assez aimable pour nous laisser le temps d'en finir. Vous voyez, messieurs, qu'ils ne viennent pas aussi vite que vous le supposiez. Baptistin? — Monsieur le marquis? — Ote la balle d'un de ces pistolets. — Monsieur le marquis veut... Que tu fasses ce que je te dis, et promptement.

Baptistin prit les deux pistolets.

Le comte de Montmaur, le général Dillon, le vicomte de Montferry, le baron de Bellegarde et d'autres se jetèrent entre le marquis et Charolais.

— Marquis de Savernoy, dit le comte de Montmaur; nous sommes les plus jeunes, c'est à nous de commencer. — Vous êtes les plus jeunes, c'est-à-dire les plus forts, répondit le marquis; c'est à vous de vivre pour combattre. Fais vite, Baptistin! — C'est fait, monsieur le marquis. — Donne. Comte de Montmaur, deux mots. Vous permettez, messieurs.

Le marquis de Savernoy prit alors le bras du comte de Montmaur et l'attirant à l'écart :

— Comte, dit-il, comme il se peut fort bien que je meure, prenez cette clef. Vous compterez cinq dalles à partir de la première de ce côté-ci. Le ciment qui la scelle ne tient pas; cette dalle soulevée, vous descendrez tous, Devant vous, vous trouverez une grille en fer; c'est cette grille que la clef que je vous ai donnée doit ouvrir. Vous suivrez le souterrain dans toute son étendue; il est fermé à l'autre extrémité par une grille semblable qu'ouvre la même clef. L'issue est barrée par une grosse pierre, que vos efforts réunis déplaceront facilement. Voilà tout ce que j'avais à vous dire. — Marquis de Savernoy, dit le comte de Montmaur, vous le voulez donc absolument? —

Je le veux, répondit le marquis d'une voix brève.

Charolais, pendant tout ce temps, s'était appuyé dans un des angles de la salle, les bras croisés et tenant à la main un pistolet.

Evidemment ses pensées n'étaient pas gaies et quelque impassible qu'il s'efforçât de paraître, sa position devait lui sembler fort triste.

— S'ils arrivaient au moins, pensait-il en lui-même, ça couperait court à tout. Mais je leur ai dit, une fois postés, d'attendre quelque temps avant de fouiller la maison, et d'avoir soin de laisser passer tout le monde afin que la nichée fût complète. Il faut avouer que j'ai eu là une heureuse idée.

Charolais se faisait toutes ces réflexions mentales ajoutées à beaucoup d'autres encore, pendant le petit colloque du marquis de Savernoy avec le comte de Montmaur; car il y a des moments dans la vie où un monde de pensées s'entasse à la fois dans le cerveau, comme fait l'eau de la mer dans un vaisseau troué par un écueil. C'est qu'il se disait aussi : c'est que s'il avait la chance de tuer le marquis de Savernoy, il pourrait peut-être s'en tirer.

La situation n'était pas bonne, mais Charolais était habitué à deux choses, d'abord aux situations mauvaises, ensuite à compter beaucoup sur le hasard. Et, dans ce cas-ci, ce n'était pas seulement le hasard qui pouvait venir à son secours.

Le marquis avait pris les pistolets des mains de Baptistin. Le vieux serviteur grinçait des dents.

— Comte de Versant, dit le gentilhomme au milieu du silence de tous, voici deux pistolets, choisissez.

On eût dit que les gens de police attachés à leur poursuite attendaient ce moment, car l'on entendit presque aussitôt un bruit de voix et de violents coups contre la porte.

— Enfin!... murmura Charolais en lui-même, et il saisit un des deux pistolets.

Il n'y avait plus que la lampe suspendue au plafond qui éclairât cette scène.

Absorbés par le drame terrible qui se jouait devant eux, tous les assistants restaient immobiles sur les deux côtés de la salle, comme si la mort ne grondait point à quelques pas d'eux.

Le comte de Versant et le marquis de Savernoy étaient debout en face l'un de l'autre, le canon des pistolets touchait chacune des deux poitrines.

— Que Dieu juge! dit la voix grave du marquis.

Baptistin et Crépaux firent tous deux le signe de la croix.

Les deux coups partirent à la fois, mais aucun des deux combattants ne tomba; seulement il y eut un léger frémissement sur les traits de Charolais, et il murmura à demi-voix :

— Allons! pour cette fois, je n'ai pas eu la main heureuse.

Puis, le bras qu'il tenait levé s'abaissa le long de son corps, le pistolet lui échappa de la main, et entre ses lèvres on vit suinter des gouttes de sang.

— Comte de Versant, lui dit le marquis, vous avez le temps de faire une prière.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres de Charolais; ses deux mains s'étreignirent convulsivement l'une contre l'autre, et il tomba.

Pendant ce temps, les coups de pioche, de barre de fer et de crosse de fusil redoublaient contre la première porte, mais elle résistait encore; car ce que nous venons de raconter s'était passé en moins de deux minutes.

Le comte de Montmaur avait compté les dalles, et, aidé de Crépaux, il soulevait celle que le marquis lui avait désignée.

Tous les assistants descendirent un à un. Le marquis de Savernoy le dernier.

— Gredin d'Obrier! dit Baptistin avant de descendre à son tour, et tout en replaçant la dalle qu'il soutenait sur ses deux épaules, ce ne sera donc pas encore pour cette fois!

Au dehors il y avait un tumulte effroyable, et au milieu de ce tumulte de vociférations et de coups retentissants, l'on entendait la voix d'Obrier qui disait :

— Courage!... courage, enfants!... Le citoyen Fouquier vous donnera une belle prime.

Le comte de Versant était mort. Mais semblable à ces animaux qui lancent avec la vie qui s'en va un venin mortel, sa lâche perfidie avait frayé un chemin dans le labyrinthe jusqu'alors inextricable de cette audacieuse conspiration; il avait dit le premier mot, il avait fait le premier pas, il avait frappé la première blessure.

Obrier rugissant dans sa colère et dans son impuissance, avait enfin mis le pied dans ce dernier refuge de la fidélité, où nul n'avait pu encore pénétrer, même du regard, vierge pure et sans tache que la trahison avait souillée.

Une fois que la fatalité entre dans la vie des hommes, elle marche à pas rapides, elle frappe en aveugle de tous côtés, partout elle ouvre des blessures saignantes.

Jeanne l'avait dit dans le langage désolé de son désespoir, Dieu l'avait abandonnée, ou plutôt Dieu lui avait donné sur la terre une mission de douleur. Sa vie ne pouvait plus être que larmes et souffrances, et elle ne devait sentir son cœur que pour être brisée par lui.

Pauvre créature frêle et chancelante!

Nous l'avons vue jeter un premier cri de douleur poignant et désespéré, nous l'avons vue serrant ses deux mains sur sa poitrine comme si elle eût voulu sauvegarder contre sa fatale destinée le dernier asile de l'espérance. Elle avait lutté avec toutes ses forces, elle s'était tordue sous la douleur, puis ensuite s'était abandonnée, semblable au naufragé qui se croise les bras et se donne à la mort après avoir en vain lutté contre les flots amoncelés. La résignation qui se tait avait remplacé en elle les derniers murmures d'un gémissement plaintif.

La souffrance a pour les nobles âmes une puissance magnétique : elle attire.

L'espèce de fascination que Georges éprouvait pour

cette jeune fille ainsi pâle et abattue, était étrange. Il ne cherchait pas à lire dans la pâleur de ses joues ou dans la fièvre de ses regards; car il y avait dans le visage de Jeanne, dans la pureté de son front, dans la limpidité de sa personne tout entière, quelque chose qui éloignait la méfiance et le soupçon. Si les anges descendaient sur la terre, auraient-ils besoin de montrer leurs ailes pour qu'on les reconnût?

Mademoiselle de Savernoy possédait ce sentiment religieux qui reporte au ciel toutes les joies comme toutes les souffrances. Aussi avait-elle fait dans sa pensée le sacrifice de sa vie et de son bonheur; chaque jour, en lui apportant les gémissements de ceux qui mouraient, la détachait un peu plus de la terre.

Après cette scène douloureuse où toutes les larmes de son cœur avaient débordé malgré elle devant M. Dupuis, elle ne laissa plus échapper un murmure. Elle comprit que l'amour de Georges pouvait être le salut de sa famille. Elle s'immola à son père; mais elle sentait bien que cette lutte muette et résignée épuisait plus ses forces que ne l'eussent fait les angoisses qui s'échappent par des cris et s'épanchent dans des larmes. Le sommeil de ses nuits n'était plus que de l'accablement, et elle ne vivait réellement qu'aux heures où Georges était près d'elle; alors les couleurs revenaient à ses joues, la vie dans ses yeux; il semblait que Dieu voulût se mettre de moitié dans ce saint mensonge.

Son âme était pure de tout remords, car elle avait dit à Georges, un jour qu'il était agenouillé devant elle, et lui répétait ce que disent toujours les amants :

—Marianne, m'aimes-tu?— Vous me faites l'effet, mon ami, d'être agenouillé près d'un tombeau et de parler à la statue d'une morte, tant je me sens peu vivre. Georges, je ne sais pas ce que la destinée fera de vous et de moi; mais vous êtes la seule voix qui parliez dans mon silence; vous avez peuplé ma vie de vos paroles et de vos tendresses!

Puis, quand ce seul écho qui résonnait à son cœur s'était éteint, elle retombait accablée et pâle, sans pensée et sans voix, comme si tout fût parti avec celui qui s'était éloigné.

Quelquefois elle ouvrait les fenêtres, et, s'accoudant sur la rue, elle regardait passer les nuages, et elle enviait les ailes des oiseaux qui les rapprochaient du ciel. Elle restait des heures entières, n'attendant rien, n'espérant rien, occupant ses heures par l'oisiveté du regard.

Un soir qu'elle était ainsi, oublieuse de la vie et d'elle-même, ses yeux s'arrêtèrent sur un enfant de quatorze à quinze ans qui venait de s'appuyer contre l'angle d'une porte et mangeait un morceau de pain qu'il tenait à la main.

Aussitôt qu'elle l'eut aperçu, elle fit un mouvement et passa ses deux mains sur son visage.

— Je rêve, dit-elle; jours calmes et paisibles de ma vie, pourquoi revenez-vous à ma pensée? Pauvre couvent!... chère Anaïs... amie de ma douleur, où es-tu maintenant?

Et cherchant des yeux cet enfant qui avait ainsi réveillé ses souvenirs endormis :

— Comme il lui ressemble, dit-elle; mais ce ne sont pas ses bonnes joues roses, son beau teint brun et vigoureux, cette énergie de la vie qui se trahissait dans chacun de ses mouvements, et qui nous faisait tant rire quand il bondissait avec le gros chien dans les allées du jardin. Celui-là est comme moi; ses joues sont pâles, et il semble bien fatigué, appuyé, comme le voilà, contre ce mur. Pauvre Petit-Pierre, qu'est-il devenu?

Ses pensées parlaient par ses lèvres assez haut sans doute pour que les dernières paroles parvinssent jusqu'à l'enfant, car il releva la tête avec étonnement.

— Qui a dit... Petit-Pierre? murmura-t-il à demi-voix en tournant sa tête de tous les côtés, et en laissant retomber sur ses genoux le pain qu'il allait porter à sa bouche.

Ses yeux rencontrèrent le visage de Jeanne, et, lui aussi, fit un mouvement de surprise.

— Mais c'est bien lui!... c'est Petit-Pierre!... Petit-Pierre!... répéta la jeune fille d'une voix attendrie. Oh! les beaux jours de ma jeunesse, vous revenez à moi!...

Et elle tendait à l'enfant ses deux bras.

Comme Petit-Pierre regardait toujours avec étonnement :

— Mais tu ne me reconnais donc pas? lui dit-elle... — Ah!... si!... je vous reconnais!... je vous reconnais, s'écria tout à coup l'enfant en laissant tomber à terre son morceau de pain et en joignant les mains. C'est vous!... bon Dieu du ciel!... vous ici!... Mademoiselle de Sav... (les dernières syllabes expirèrent sur ses lèvres) Oh! vous voulez bien que je monte!... vous voulez bien, n'est-ce pas?...

— Si je veux!... si je veux!... Ah! monte, ma jeunesse... monte, mon couvent... monte, Petit-Pierre...

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois et il s'élança dans l'escalier.

Jeanne courut à la porte, le sang glacé revenait à ses veines, la vie remontait à son cœur.

Elle prit Petit-Pierre dans ses bras et le baisa au front et sur les cheveux avec des larmes d'attendrissement.

Il faut n'avoir jamais souffert pour ne pas comprendre cet enivrement d'un souvenir qui prend l'âme tout entière... Il faut n'avoir jamais pleuré pour ne pas comprendre le baiser qu'elle donna au front de cet enfant et les larmes qu'elle versa sur ses cheveux dorés.

Lui, prit les deux mains de la jeune fille et les serra sur son cœur.

— Oh! ma bonne demoiselle, dit-il, vous n'avez donc pas oublié Petit-Pierre, ce pauvre Petit-Pierre?... C'est bien... c'est bien à vous. Que je suis heureux!.. J'étouffe... je pleure... Allez, je n'ai plus faim.

Jeanne l'avait attiré près d'elle, elle s'était assise, car elle n'avait plus la force de supporter même un bonheur.

— Reste ainsi, là, devant moi, comme te voilà, reprit-

elle, tu es tout mon passé déjà si loin. Voilà une petite chambre, avec son petit crucifix de bois devant lequel je m'agenouillais chaque matin et chaque soir pour faire ma prière; voilà mon pauvre petit lit tout blanc sur lequel j'ai tant rêvé. J'y ai bien pleuré aussi!... Te voilà, mon pauvre couvent, avec ta longue allée d'arbres et tes fleurs blanches et roses qui grimpaient le long des murs. Vous voilà, mes bonnes sœurs!... Oh! que cela fait de bien de vous serrer la main; j'ai bien souffert, allez, depuis que je ne vous ai vues. Et nos petits travaux d'aiguille, et nos broderies nous allons les reprendre, n'est-ce pas? Voilà l'heure de la prière. Oh! comme l'on se sent calme et légère de toute souffrance quand on est avec Dieu.

Pendant qu'elle prononçait ces paroles d'une voix douce et mélodieuse comme le son d'une harpe, ses yeux étaient fixes et attachés sur le visage de l'enfant; on eût dit qu'au lieu de parler avec sa mémoire et son souvenir, elle lisait sur le front de Petit-Pierre. Elle était à la fois triste et radieuse.

— Ah! te voilà enfin... mon Anaïs chérie, dit-elle, viens, viens vite, toi la sœur de mon cœur, l'amie de mes rêveries et de mes larmes. Oh! non... ne t'en va pas!... dis à ton père que nous ne pouvons pas vivre séparées. Tu pars, méchante, cruelle! Oh! embrasse-moi bien!... si nous n'allions plus nous revoir? Adieu, Anaïs... adieu...

Et Jeanne courba sa tête sur sa poitrine, pendant que deux larmes échappées de ses yeux tombaient comme deux sœurs sur chacune de ses mains.

— Oui, adieu mes souvenirs... murmura-t-elle d'une voix triste, vous vous envolez!

Elle secoua faiblement la tète, et reprit après un court instant de silence :

— Mais, comment es-tu ici?... ici... à Paris... pauvre enfant!... n'y reste pas! — Oh! mademoiselle, dit Petit-Pierre, dont les yeux se remplirent de larmes; il s'est passé de bien cruelles choses là-bas depuis que vous en êtes partie. — Notre mère Ursule?... — Ils l'ont con-

damnée... et ils l'ont tuée, mademoiselle. — Tuée!... elle si bonne... si charitable... si miséricordieuse pour tous?... — Oh!... çà été affreux, mademoiselle. Ils m'ont laissé, moi, parce qu'ils ont dit comme cela, que je n'avais pas l'âge de mourir; pauvre sainte femme!... Un jour ils l'ont arrachée de son couvent, ils l'ont traînée en prison, et de là à l'échafaud... Elle!... mademoiselle... quand ces méchants l'ont condamnée elle leur a dit seulement : « En me tuant, vous faites mourir bien des malheureux. » Voilà tout, voilà tout. Mère Ursule n'était pas seule, allez; il y en avait bien d'autres avec elle!

Et Petit-Pierre, se prenant le visage dans les mains, se mit à pleurer avec des sanglots.

— Sainte femme, dit Jeanne en essuyant ses yeux qui étaient aussi mouillés de larmes, sa place n'était plus de ce monde.

L'enfant reprit :

— Ils ont brûlé le couvent, mademoiselle, notre pauvre couvent qui était si beau, maintenant c'est un grand monceau de cendres. — Mais toi, Petit-Pierre?... — Ah! voilà, mademoiselle. Au moment où l'on a arrêté notre mère, elle m'a fait un signe : j'ai compris qu'elle voulait me parler, Je me suis glissé à côté d'elle, sans qu'on m'ait aperçu. Car, voyez-vous, ma bonne demoiselle, c'était un tumulte affreux, des larmes, des cris, de gros jurons; il n'y avait que mère Ursule de la Charité qui fût calme comme vous l'avez toujours vue. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle s'est penchée vers moi, et moi je me suis mis sur la pointe des pieds, car je suis encore bien petit. Petit-Pierre, qu'elle m'a dit, tu connais bien le grand bahut de mon parloir? Oui, mère Ursule. Il y a un tiroir sur le côté gauche; il faut un secret pour l'ouvrir; tu briseras le meuble jusqu'à ce que tu y aies trouvé ce tiroir. Oui, mère Ursule. Tu y verras un paquet cacheté de noir avec un nom et une adresse. Tu garderas bien soigneusement ce paquet, en ayant soin de le cacher. Oui, mère Ursule. Quand je serai morte, a-t-elle ajouté, aussi

tranquillement que si elle me disait : « Petit-Pierre, va avertir la sœur converse, » quand je serai morte, tu partiras pour Paris comme tu pourras, mon pauvre Petit-Pierre. Oui, mère Ursule. Et tu iras remettre ce paquet à son adresse. N'est-ce pas que c'était bien beau à elle de penser à tout ça, dans un moment comme celui-là?

Et Petit-Pierre du revers de sa main arrêta deux larmes qui coulaient.

— Ce n'est pas tout, vous allez voir. Si la personne ne demeure plus à cette adresse, tu tâcheras de la retrouver. Si elle est morte ou émigrée, ou si tu ne peux pas parvenir à la découvrir, alors tu prendras ce paquet et tu le brûleras toi-même; toi-même, Petit-Pierre. Oui, mère Ursule. Elle m'a mis dans la main une bourse. Voilà tout ce que j'ai d'argent, c'est bien peu, garde-le pour ton voyage. Puis, sans que personne la vît, elle m'a appuyé son crucifix sur les lèvres... et... et... on l'a... emmenée. Ça été tout.

Antoine Obrier, plongé dans les ténèbres de son idée fixe,déchiré par les fureurs de sa vengeance incessamment trompée, ressemblait bien à ces statues de pierre immobiles et debout, qui ne sentent que le coup qui les frappe et le marteau qui les brise. Ses mains labouraient son front comme pour y creuser sa pensée. Il n'écoutait et n'entendait rien de ce qui se passait en dehors de lui-même.

Il calculait sa haine et la faisait marcher heure par heure, comme un général fait d'une armée qu'il commande et dirige.

Son logement était sur le même palier que celui de Georges.

Pendant qu'il était ainsi dévoré par ses souvenirs et ses réflexions, la porte s'ouvrit brusquement et le jeune montagnard entra.

Il était pâle; une émotion visible altérait les traits de son visage.

— Condamnés à mort! dit-il d'une voix sourde en s'as-

seyant sur une chaise et en laissant retomber ses deux mains sur ses genoux. — Qui donc? dit Obrier qui avait relevé la tête. — Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine. — Ah! oui... c'est vrai... c'est aujourd'hui que devait être prononcé le jugement. — Condamné à mort Danton!... répétait Georges; condamné à mort Camille!... condamné à mort Fabre et bien d'autres!... tous!... tous!... — Ah! ils n'y vont pas de main morte; tu vois si je suis un mauvais prophète. Robespierre a écrasé Danton ; il y a assez longtemps qu'il y travaille. — Obrier, je te le dis, c'est une grande calamité publique que cette condamnation. Ils l'appellent tous Danton le corrompn. Et qu'importe?... Dieu n'a pas donné toutes les vertus à chacun ; mais Dieu lui avait donné , à lui, le génie, la puissance et l'entraînement, il lui avait donné, par-dessus tout , la foi républicaine, qu'il portait comme une auréole sur son large front. — Et dans quelques heures, répliqua Obrier avec une sauvage ironie, puissance, entraînement, génie, auréole, rouleront dans la poussière avec la tête coupée. Danton était un homme; il viendra d'autres hommes qui le remplaceront : voilà tout. — Oh! dit Georges en se frappant le front, destinée humaine!... fatalité étrange!... Qui pourra dire où marche la révolution? — La révolution... reprit Obrier avec un demi-sourire,elle dort chez Dupleix côte à côte avec Robespierre et il se réveille quand il la touche du doigt. Robespierre est un grand homme, il sait frapper ses ennemis partout et toujours. — Quel regard lira dans l'avenir? interrompit le jeune montagnard, qui suivait le flot de ses pensées. —A quoi cela sert-il, Georges? ferme les yeux et crois.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

DISTRIBUTION GRATUITE

DU



MUSÉUM LITTÉRAIRE

ET DE LA

GALERIE LITTÉRAIRE.

